

La « nouvelle vague » roumaine est toujours bien vivante

Pierre Pageau

Numéro 303, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83336ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pageau, P. (2016). Compte rendu de [La « nouvelle vague » roumaine est toujours bien vivante]. *Séquences : la revue de cinéma*, (303), 34–35.

La « nouvelle vague » roumaine est toujours bien vivante

Dès 1992 le cinéma roumain est présent au Festival de Cannes avec **Balanta** (Le Chêne) de Lucian Pintilie. Mais, c'est davantage à compter de 2005-2007 que cette « nouvelle vague » roumaine fait son apparition; avec des films comme **La mort de Dante Lazarescu** de Cristi Puiu (2005), qui remporte le Grand Prix d'Un certain regard, **12h08 à l'est de Bucarest** de Corneliu Porombuiu (Caméra d'or à Cannes en 2006) et **Policier adjectif**, le prix Un certain regard en 2010. En 2007 Christian Mungiu remporte la Palme d'or pour **4 mois, 3 semaines, deux jours**. En 2016, on retrouve Puiu et Mungiu en compétition officielle et un nouveau cinéaste pour relancer cette « vague », Bogdan Mirica.

PIERRE PAGEAU



Sieranevada

Le film d'ouverture de la Compétition officielle était **Sieranevada** de Chisti Puiu: deux heures et 53 minutes pour créer la meilleure illustration possible de l'expression « laver son linge sale en famille ». Un brillant médecin, tout juste revenu d'un voyage à Paris, se rend chez sa mère, à Bucarest, accompagné de sa femme, afin de participer à une commémoration en l'honneur de son père décédé un an plus tôt. Il s'agit de la première présence de Puiu en compétition officielle. **Sieranevada** est un très grand film, qui force notre admiration, qui nous sidère par la rigueur de son achèvement, son intelligence, et son questionnement moral. Le style de **Sieranevada** est extrêmement cohérent et exigeant: une suite ininterrompue de panoramiques d'une pièce à l'autre d'un même appartement. La mise en scène est mathématique (presque du Keaton). La chorégraphie, dans un huis clos presque total, sert à témoigner des contradictions et tensions de la famille. Le film montre une grande famille (16 personnes), mais dont les membres ne se connaissent pas; une famille « alvéolaire » a dit le cinéaste. Les tensions ne sont pas que personnelles; de nombreuses évocations de la période communiste soulèvent de furieux débats, sans parler des théories du complot concernant les tours du World

Trade Center ou des attentats contre *Charlie Hebdo* (la réunion a lieu trois jours après cet événement). Dans ce film, comme dans de nombreux films roumains, se manifestent des partis pris de mise en scène austères et minimalistes; au lieu d'intellectualiser et d'alourdir le film, ceux-ci valorisent le travail des comédiens, tous exceptionnels. L'hyper-réalisme (aussi bien visuel que sonore), déjà présent dans **La mort de Dante Lazarescu**, convient bien au sujet. La qualité des dialogues contribue également à rendre les presque trois heures de ce film passionnantes. L'humour se pointe aussi, en particulier à la fin. D'une part lorsque l'on demande au fils de revêtir les vêtements du père pour le remplacer en quelque sorte et que l'on découvre que ces vêtements sont beaucoup trop grands pour lui (un peu de symbolisme, il va de soi). Et, surtout, la scène finale, alors qu'une partie du groupe se retrouve autour de la table (on prépare de la bouffe depuis le début du film mais jamais personne n'a le temps d'en manger): ils vont tous rire, nous rappelant ce dicton de Chris Marker que « L'humour est la politesse du désespoir ».

Cristi Puiu nous dit qu'il a placé sa caméra « à hauteur d'homme » parce que cela exprimait le point de vue du mort sur le monde des vivants: ces humains vont-ils finir par se rencontrer, se parler, s'aimer ou vont-ils continuer de vivre dans leur monde (chacune des pièces de l'appartement)? Bref, un autre bon exemple de la « nouvelle vague » roumaine, toujours bien active, et qui nous donne encore de grands films. Avec Pintilie, c'est lui, Puiu, le parrain de cette vague.

Après avoir remporté la Palme d'or en 2007 pour **4 mois, 3 semaines, deux jours** Christian Mungiu récidive en 2012, pour **Au-delà des collines**, en gagnant le Prix du scénario, alors que ses deux comédiennes remportent le Prix d'interprétation féminine. Mungiu est présent cette année avec **Bacalaureat** film pour lequel il se mérite le Prix de la mise en scène. Ce film fait le portrait d'une société pleine de compromissions. Ici un médecin a tout sacrifié pour que sa fille puisse poursuivre ses études dans une grande université britannique. Il est assez évident que pour lui le salut de sa fille ne peut venir que de l'extérieur de la Roumanie. La veille de ses examens finaux, elle est agressée sexuellement et elle ne peut plus reprendre ses études. Le père va tout essayer, y compris une tentative pour acheter des notes (pour un meilleur bulletin) auprès d'un directeur d'école, mais

sans succès. Il fera une seconde tentative aussi auprès d'un élu municipal, mais sans plus de succès. Finalement, elle ne passera pas son baccalauréat. Le récit simple, mais la complexité narrative est là. Le film est construit d'une façon très habile; il y a une progression, aussi bien dans la descente aux enfers de la fille, que dans celle du père qui tente par tous les moyens possibles (et illégaux) de régler son problème. Au tout début, un caillou vient perforer la vitre du salon de leur appartement, puis il y aura une attaque d'un chien, puis l'agression, tous des incidents successifs qui témoignent d'une dégradation du tissu social. En échange d'une manipulation des notes pour sa fille, il fera une opération sans frais supplémentaires ou il se fait offrir un montant d'argent « au noir » pour la transplantation d'un rein. Il y a là le portrait d'un engrenage dont on ne peut sortir. Comme toujours, le traitement est très réaliste. Et, comme dans beaucoup de films roumains, la caméra est impassible, presque flegmatique. Tout en ayant les grandes qualités de mise en scène (nombreux plans-séquences), de dialogue, des films roumains, **Baccalauréat** demeure très accessible.

Le troisième film, **Caini (Dogs)** de Bogdan Mirica (scénario et réalisation) est présenté dans la section Un certain regard; il va d'ailleurs se mériter un prix. C'est une fable très noire: nous ne sommes pas loin de la philosophie d'un Cioran. De grandes terres désertiques (la Roumanie près de l'Ukraine) servent de décor de fond capital et sont presque l'équivalent d'un personnage. Roman vient d'en hériter de son grand-père. Il ne sait pas trop ce qu'il en fera. Mais il va surtout découvrir que tout un monde, passablement illégal, grenouille autour de cette terre. Il s'agit d'un premier long-métrage, mais extrêmement

maîtrisé. Le premier segment est un très long mouvement de caméra qui nous mène à la surface d'un étang: quelques bulles surgissent, puis le pied d'un mort, bien découpé. Une enquête se met en place; un vieux détective, Hogas, cancéreux en phase terminale, s'attelle à la tâche. Hogas est interprété par Vlad Ivanov (vu dans **4 mois, 3 semaines, 2 jours**, dans **Policier, adjectif** et, en 2015, dans **L'étage du dessous** de Radu Muntean). Le troisième larron de ce récit est, en principe, un ami du grand-père, mais il voudra la mort de tous ceux qui veulent reprendre cette terre, dont le sheriff et le petit-fils (Roman). Nous sommes, encore une fois, dans un univers très corrompu. Roman n'est pas en mesure d'évaluer correctement le niveau de violence de cette terre. Le film se termine d'ailleurs par une hécatombe; je ne peux en dire plus. Il y a un chien au cœur du film, très inquiétant, qui peut mordre en tout temps et dont le nom est Police, une forme d'ironie compte tenu du peu d'efficacité des vrais policiers dans ce coin de pays. **Dogs**, comme son auteur a dit, est un mélange de genres, aussi bien du western que du film d'horreur. Le tout servant à dépeindre une Roumanie contemporaine sans repères moraux. Ces terres arides, où rien de pousse sauf la violence, sont des incarnations, pour l'auteur, de la Roumanie. Dans son dossier de presse, et dans sa conférence de presse, Mirica a insisté sur l'importance des références musicales et cinématographiques, comme la musique de Ry Cooder pour **Paris Texas** ou **No Country for Old Men** des frères Coen. Mais ces emprunts n'enlèvent rien au film, au contraire, ils l'enrichissent et font donc de **Dogs** un premier film d'un auteur qu'il faudra suivre. La « nouvelle vague » va définitivement se survivre. 🍷

